

Pop. L'ex-âme des Beach Boys, longtemps interné, sort enfin «Smile», projet lancé en 1966.

Brian Wilson recolle les morceaux

Brian Wilson
CD: «Smile» (WEA).

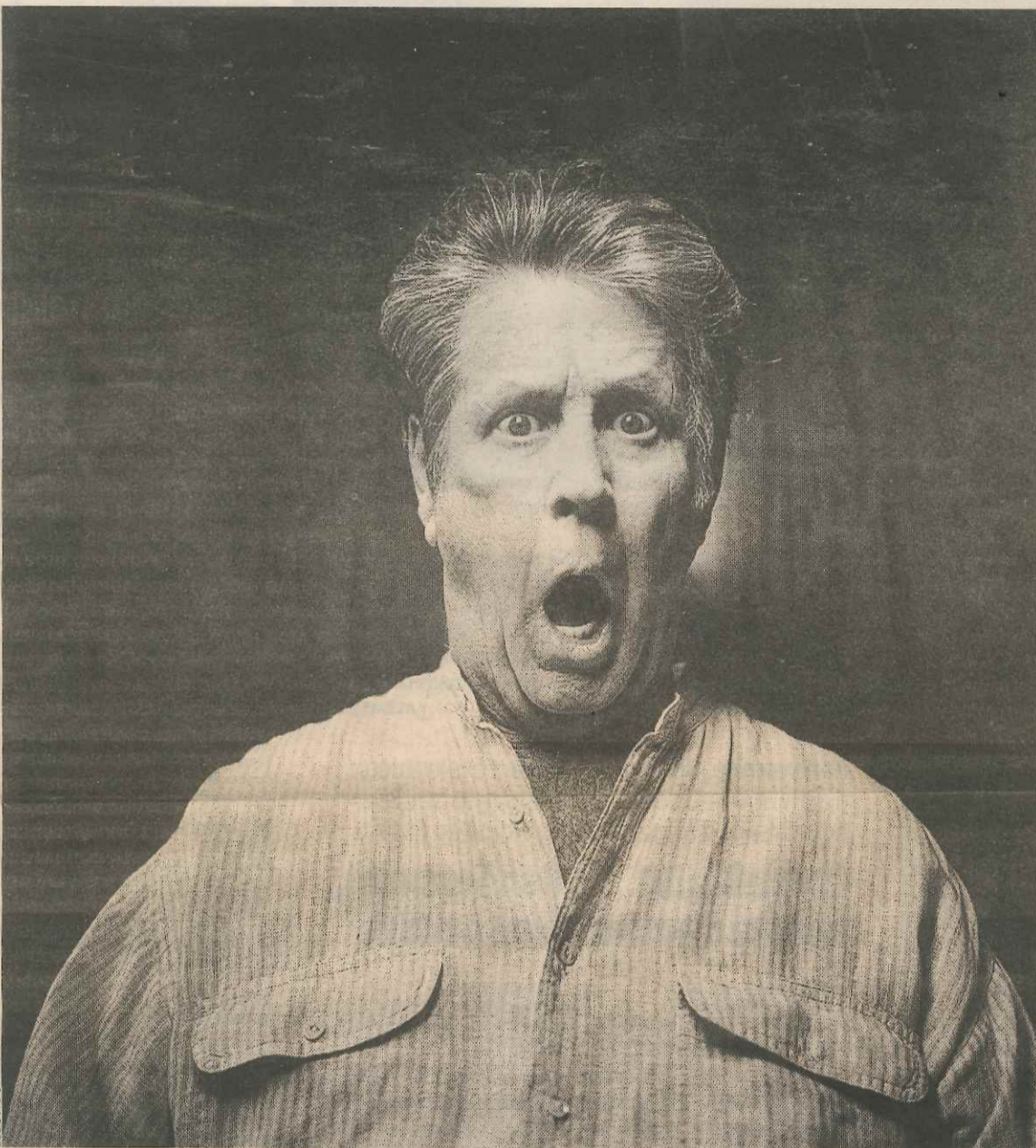
Un hôtel parisien. D'un ascenseur émerge l'asperge Marilyn Manson, panoplie et lunettes noires, destinées à dissimuler une évidente gueule de bois. Manson est à Paris afin d'y promouvoir sa dernière tentative pour choquer ses contemporains, mais il est bien trop manipulateur pour être authentiquement cinglé et encore trop jeune pour se voir qualifié de «légende».

En revanche, l'homme grisonnant de 62 ans en chemise hawaïenne bleue, assis dans la chambre 311, avec une expression semblant dire «ne me suivez pas, moi aussi je suis perdu» flottant sur le visage, correspond au profil. Comme on sait, Brian Wilson est la «légende vivante» qui a composé, produit et joué la remarquable série de tubes des Beach Boys dans les années 60.

Excès. Tout aussi notoires restent les anecdotes concernant l'instabilité psychique et les excès du musicien – le piano dans le bac à sable, la matrice qu'il tenta de détruire parce que les ondes qu'elle recelait provoquaient, selon lui, des incendies, la rivalité absurde avec Phil Spector et les Beatles, etc. Diagnostiqué «schizophrène et paranoïaque» dans l'un des nombreux centres médicaux qu'il a ensuite fréquentés tout au long des années 70 et 80,

Brian Wilson est parvenu, avec le temps, à apaiser un peu sa psyché tourmentée. «J'ai dû surmonter beaucoup de problèmes mentaux, admet-il tout de suite. J'étais malade et il fallait que je me soigne. J'ai un psychiatre qui m'a énormément aidé. Ma femme me soutient également beaucoup. Et j'ai aussi le meilleur groupe du monde (les Wondermints, ndlr). Avant, vivre me déprimait mais, à présent, je me sens plus fort.»

L'aspect le plus significatif de ce retour de Brian Wilson réside dans le fait qu'il a finalement osé retourner en studio afin d'y achever *Smile*, le légendaire «album perdu» entamé en 1966 et remis aux oubliettes un an plus tard. Ecrites avec le parolier Van Dyke Parks, les chansons de *Smile* étaient beaucoup trop expérimentales



Brian Wilson:
«Avant, vivre me déprimait, mais, à présent, je me sens plus fort.»

tales au goût de certains membres des Beach Boys. «Mike (Love) et Dennis (Wilson) détestaient *Smile*. Carl (Wilson) et Al (Jardine) l'adoraient. Mais cela ne m'affectait pas, je voulais terminer le disque. On a travaillé dessus pendant environ deux mois, avant de plonger dans l'auto-destruction. Trop d'acides, de marijuana et d'amphétamines; nos cerveaux ont grillé et on a dû arrêter les séances. Sans compter qu'on savait pertinemment que la musique était trop en avance sur son temps.»

Appréhensions. Le projet avorté va hanter Wilson les trente-sept années suivantes. Jusqu'à ce que sa femme et manager, Melinda, et l'arrangeur en chef des Wondermints, Darian Sahanaja,

le convainquent, fin 2003, d'affronter à nouveau les bandes des séances initiales. Une fois ses appréhensions calmées, Wilson rassemble les bribes de musique enregistrées entre 1966 et le début de

«On [les Beach Boys] savait pertinemment que la musique de *Smile* était trop en avance sur son temps.»

1967, pour en tirer une séquence définitive, composant même quelques brefs nouveaux segments afin de compléter la construction.

D'après Brian Wilson, Sahanaja et lui ont «plié l'affaire en un mois, avec l'aide d'ordinateurs. Sans cette technologie, on serait toujours dans le brouillard. Honnêtement, *Smile* était impossible à parachever dans

les années 60 – trop de pièces éparées pour l'équipement disponible à l'époque. J'avais certes procédé de cette façon pour *Good Vibrations* en 1966, mais c'était seulement une chanson de quatre minutes».

En 1966, Wilson définissait *Smile* comme son «ode adolescente à Dieu». Trente-sept ans plus tard, il préfère l'apparenter à «un opéra rock en trois mouvements saisissant l'essence de l'Amérique à travers les âges». Quoi qu'il en soit, l'œuvre n'en demeure pas moins unique, souvent éblouissante.

Munificence. Des milliers d'amateurs connaissent déjà le *Smile* originel, grâce aux albums pirates et au téléchargement sur l'Internet. Mais c'est la première fois qu'on va pouvoir l'écouter en version officielle achevée. Contre toute attente, avec l'aide de Sahanaja et des Wondermints (qui ont réenregistré la plupart des titres, mais bien malin qui pourrait différencier leurs versions des originaux), plus Van Dyke Parks qui s'est joint au projet en y apportant de nouveaux textes, Wilson est donc parvenu à terminer *Smile*, en conservant à l'album sa munificence bizarre, tout en lui conférant un aspect hypnotique parfaitement cohérent. Les ténèbres se dissipent, *Smile* brille de tous les feux de sa vision retrouvée.

Quant aux influences qui ont joué sur le disque (dont la composition s'apparente plus à la musique classique qu'au rock), Wilson cite Bach, Debussy et Ravel. «Je pense que nous sommes tous au même niveau», lâche-t-il dans un rare accès d'auto-satisfaction, dévoilant l'ego surdimensionné qui menace sous son extérieur fragilisé. D'après lui, un seul être pouvant le surpasser: «Phil Spector, ma plus grande influence, le meilleur compositeur que j'aie jamais entendu.»

En 1967, chacun des deux hommes engageait des détectives privés pour faire suivre l'autre. Aujourd'hui, Phil Spector est inculpé du meurtre d'une compagne; tandis que Brian Wilson savoure son retour inespéré. Mais *Smile* touchera-t-il le jeune public? Pourquoi pas? L'album parfois suranné est à quelque titre intemporel et encore plus ambitieux que le dernier Björk. Wilson, en tout cas, est convaincu du succès: «Ce disque va sortir du lot, car tout est négatif ces temps-ci, alors que *Smile* est entièrement positif. Nous voulions dépeindre la vraie Amérique, depuis les pionniers et l'invention du chemin de fer jusqu'à l'élévation spirituelle qui a galvanisé les années 60, quand tout semblait possible. Nous ambitionnions un truc différent. Créer quelque chose qui ferait dire aux gens, "C'est la plus belle musique que j'aie entendue de ma vie."»

NICK KENT

ARGENTINE,
LE HOLD-UP DU SIECLE

UN FILM DE FERNANDO SOLANAS

rfi MONDE diplomatique fidh Le Monde

MÉMOIRE D'UN
SACCCAGE

Une plaidoirie
brillante et haletante

CINÉ LIVE ★★★

29 SEPTEMBRE

AD VITAM